STÉPHANE ZAGDANSKI

CHAOS BRÛLANT

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-109176-2

© Éditions du Seuil, août 2012

© The Trustees of the British Museum,
pour les images p. 340 et 341.
© Éditions Gallimard, pour les citations
d'Antonin Artaud et Guy Debord en exergue de l'épilogue.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Abigaëlle Zagdanski, joie de son père

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« La civilisation n'est qu'une mince pellicule au-dessus d'un chaos brûlant. »

NIETZSCHE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sac d'Os se présente

Je sais, je ne paye pas de mine, assis en tailleur sur le sol de ma cellule. J'attends qu'on me laisse sortir quand ils s'apercevront que Goneril m'a dénoncé à tort. J'ai refusé de lui refiler une de mes doses de dope, alors elle m'a joué un de ses sales tours.

Ce n'est qu'une question d'heures. Je ne suis pas pressé, j'ai tout mon temps. Cela fait longtemps que je suis passé de l'autre côté du Temps. Pas d'avant ni d'après dans mon cerveau en fusion.

Ce ne sera pas la première fois que Goneril invente à mes dépens une histoire de viol. Ou de coups. Ou de vol. Sans beaucoup la croire, les flics doivent suivre la procédure. Ils me gardent ici, à Harlem, le temps d'amener cette exaltée à l'hôpital et qu'un gynécologue l'examine avant d'infirmer, comme à chaque fois, ses accusations.

Je suis si peu sexuel, comment pourrais-je violenter qui que ce soit ! Ma carcasse malingre, mon cœur atrophié, mon âme calcinée sont expurgés de toute libido. Dès l'enfance on m'a vidangé les sentiments, dénoyauté les pulsions. Étripé par la misère, raclé par le malheur, non

seulement je n'ai jamais violé personne mais c'est le monde entier qui jour après jour pénètre en moi. Mon corps est une caisse de résonance hypersensible, et rien de ce qui émane des autres âmes ne m'est étranger.

Appelez-moi Sac d'Os.

Je suis celui qui lit dans vos pensées.

Ossature d'encre

Je suis mort trois fois dans ma vie : à trois ans, à neuf ans, et chez Invisible il n'y a pas si longtemps.

Je ne suis qu'un gringalet, un rebut rachitique, un immonde junkie, un pauvre spectre éviscéré, mais ne vous méprenez pas, une énergie rare m'habite. Dans la rue je me meus prestement, sans regarder à droite ni à gauche, sans prêter attention aux yeux consternés des passants qui accusent le choc de mon atroce tatouage.

Que voient-ils ?

UN SQUELETTE

Une ossature sépia me recouvre de la tête aux pieds, de l'os frontal de mon crâne glabre jusqu'aux phalanges de mes orteils. Par les pans échancrés de mon débardeur saillent mes côtes d'encre. Mes yeux reposent au creux

Extrait de la publication

de mes orbites bleuies telles des billes de verre dans la poche d'un poulpe. Vous diriez que Dieu m'a pris entre ses doigts puissants et que, en quelques estafilades de ses ongles acérés, Il m'a épluché vif, dépiauté comme un lapin de garenne. L'articulation intime s'est retrouvée à l'air libre, le reflet superflu s'est évaporé. Personne ne sait plus de quoi j'avais l'air avant de céder la place à ma carcasse.

J'ai perdu jusqu'à l'apparence d'un humain.

En général j'apprécie peu les tatouages. Si on n'est pas maori ou bororo, on n'est qu'un moribond bariolé. Je trouve ridicules ces logos en vogue – idéogrammes muets ou fils barbelés trop parlants… – qui transforment un homme en pancarte de sa propre indigence. Mais le jour où je me fis traiter pour la millionième fois de « sac d'os », je pris la décision de me faire tatouer de fond en comble.

Je prends les mots au mot, c'est ma manie.

C'était peu avant mon admission au Manhattan Psychiatric Center où, lorsque je n'erre pas dehors, j'ai mes pénates et mes habitudes. J'y suis fiché comme souffrant de « psychose hallucinatoire chronique ». Qu'est-ce qu'ils y connaissent, avec leur thérapeutique irascible et stupide, ces malades qui se croient médecins ! Que peuvent-ils savoir de l'alphabet de chair qui parle et remue dans mes organes, me faisant palper l'approche des choses comme un San du Botswana sent goutter sur son échine le sang de l'antilope à bourse qu'il va tuer dans quelques heures.

J'y reviendrai.

Extrait de la publication

Il me fallut pour disparaître plusieurs longues séances chez Invisible, le tatoueur d'Orchard Street. Ça commença par mes mains : le carpe, le métacarpe, les phalanges, tout y est passé. Goneril, à qui j'avais fait part de mon projet, m'avait prévenu que si je me faisais tatouer les mains, je perdrais toute chance de trouver un travail… « Ça tombe bien ! » avais-je rétorqué.

À l'époque, entre deux prises de crack, je passais mes journées à lire en boucle un poème d'Arthur Rimbaud, un errant lui aussi. Dans ce poème, le Français disait : « Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux ! » : *Never shall we labour, o fiery waves !* Je pris cette exclamation à la lettre.

Je prends tout à la lettre, c'est mon défaut.

En quelques jours chez Invisible, mon épiderme fut entièrement recouvert. C'est comme se laisser aspirer lentement par une flaque mouvante et noire. Le tatoueur acheva son œuvre morbide par ma tête. Quand mon visage fut enfin enfoui sous mon faciès d'encre, lorsque j'ai croisé pour la première fois mon aspect de Maori macabre dans une glace, j'ai su que j'avais rejoint pour de bon l'autre Demeure, là où règne la triste mansuétude de ceux qui vous observent et vous jugent en silence.

Cordelia

Je ne vais pas psalmodier la litanie d'horreurs de ma misérable existence. J'ai renié toute parenté, toute amitié, je ne me reconnais aucune patrie, je suis substantiellement indifférent à la communauté des humains. Comme dit Luc, le plus coriace de tous les patients du centre psychiatrique :

Extrait de la publication

« L'humain n'est qu'un mot flasque inventé pour couvrir l'inhumanité du monde. »

J'ai aimé un seul être dans ma vie, ma petite sœur Cordelia. Elle avait sept mois quand notre père l'amena aux urgences du New York Presbyterian Hospital. Elle présentait des contusions aux jambes, une fracture d'une côte flottante, et des hématomes au niveau des parties génitales. Notre père était désespéré, il pleurait toutes les larmes de son corps. Les médecins confirmèrent que notre petit bébé Cordelia avait été violée. Mon père était effondré. Entre deux sanglots, il exigea une enquête pour coincer le coupable, un voisin, assurait-il. Cordelia demeura à l'hôpital. Trois semaines plus tard, les médecins découvrirent de nouvelles blessures, des lésions cérébrales et une jambe cassée. Cette nuit-là mon père avait dormi dans la chambre de Cordelia. Pour la veiller, avait-il prétendu.

Cordelia est morte quelques semaines plus tard. Je n'ai jamais revu notre père. J'avais trois ans, je commençai à m'enfoncer doucement dans l'autre Demeure.

C'est ainsi qu'ayant tout perdu, jusqu'à l'apparence humaine, je n'ai peur de personne et j'ose tout dire.

L'absurde

Ils viennent d'amener un type à la Special Victim Unit. Il est derrière le mur de ma cellule, je l'entends respirer, se racler la gorge. J'ai écouté sa voix quand, après un long interrogatoire au box, un flic lui a demandé s'il désirait boire. Il a calmement dit « non », *no*, le mot le plus anodin de la langue anglaise. Pourtant son timbre

de voix m'a vrillé le tympan comme si on y déversait une giclée de cyanure, et mon épiderme s'est hérissé comme après une prise de crack. J'ai immédiatement su qui il était et ce qui lui traversait le crâne. Je suis si proche de lui, malgré la cloison qui nous sépare, que pour un peu je sentirais l'odeur de son after-shave. Il faut dire que ce type mondialement célèbre est facile à flairer. Il suinte le sperme par tous les pores de son être.

Nous sommes le 15 mai 2011, il est 4 heures du matin, à Harlem, dans la ville de New York, aux États-Unis d'Amérique, sur la planète Terre.

Appelez-moi Sac d'Os.

Je suis celui qui lit dans les pensées de DSK.

DSK est allongé sur le lit de sa minuscule cellule. Il ferme les yeux sans dormir. Il ne voit plus rien de toute façon, il a ôté les lentilles jetables qu'il portait depuis le matin – il venait de les mettre quand la femme de chambre l'a surpris –, elles commençaient à lui piquer les yeux. Il préfère méditer dans la vapeur. Tout à l'heure, en s'extirpant de la voiture des deux détectives du Midtown South Precinct qui l'ont amené depuis l'aéroport jusqu'à Harlem, il s'est entraperçu une demi-seconde dans le rétroviseur, et ce qu'il a vu l'a désolé. Sa paupière droite s'est remise à tomber, comme avant cette opération censée le débarrasser de sa ptose palpébrale, opération qui lui a coûté – comme il l'avoue à quelques proches – « les yeux de la tête ».

Il sourit amèrement en pensant à son propre jeu de mots. DSK a toujours aimé les jeux de mots, surtout s'ils

ne riment à rien. Gosse, il faisait rire sa sœur Valérie avec une devinette absurde : « Quelle différence entre un élastique et une clé à molette ? Il n'y en a pas, ils sont tous les deux en caoutchouc, sauf la clé à molette. »

Quelle différence entre Tout et Rien quand on était le fringant patron du Fonds Monétaire International le matin et qu'on se retrouve engeôlé dans la minuscule cellule d'un commissariat de Harlem le soir ?

Tout… donc rien.

Tel est l'esprit de DSK. Anne, sa femme, appelle cela son « humour juif ». Ramzi, un de ses conseillers en communication, préfère évoquer la « philosophie de l'absurde d'Albert Camus », expression qu'il a découverte dans un dictionnaire de citations. « Camus est plus présidentiable que Woody Allen », explique-t-il à l'équipe des communicants qui tourbillonnent autour de leur vedette.

DSK laisse dire. Il s'en fout. La devise de son optimisme aveugle, depuis qu'à dix ans et demi il échappa au tremblement de terre d'Agadir, c'est : « Ou ça va, ou ça va. »

Je sais déjà ce qu'Antonin dira de cette lamentable affaire. « Antonin Artaud », c'est son surnom, est un autre pensionnaire du Manhattan Psychiatric Center. Antonin est un fou de poésie, au sens propre : sa schizophrénie aiguë nourrit des visions d'une splendeur patente. Sitôt de retour au centre, je discuterai de DSK avec lui, et il m'assènera sa marotte, les sorts, les envoûtements :

– DSK : Déraisonnable Sybarite Kamikaze… Ignorez-vous, cher ami, que le mot « absurde » vient de *surdus*,

sourd ? Y a-t-il pire sourd que l'homme de l'absurde ? Je veux dire, y a-t-il pire sourd qu'un DSK assis à la place 1K dans un avion stationné sur le tarmac de l'aéroport JFK, qui n'entend pas le martèlement kafkaïen de tous ces K ? Savez-vous, Sac d'Os, comment s'appelle le héros du *Château* de Kafka ?

– Non, Antonin.

– K. Il se nomme K., mon cher ami. Et « le Château », dois-je vous l'apprendre, est le surnom du palais de la présidence à l'Élysée. Et savez-vous, Sac d'Os, ce qui arrive à K., dans *Le Château* ?

– Non, Antonin.

– Rien ! Il ne lui arrive rien. Car au Château, il ne pénètre jamais. Kapout le Kamikaze !

Dos tourné

Alan Sandomir et Steven Lane, les deux policiers qui ont courtoisement mais fermement interrogé DSK depuis son arrivée, l'ont prévenu qu'étant donné les chefs d'accusation dont il était accablé, il risquait soixante-quatorze ans et trois mois de prison. Acte sexuel criminel au premier degré : vingt-cinq ans ; comme son sexe est entré en contact avec la bouche de la victime à deux reprises, cela fait cinquante ans. Tentative de viol au premier degré : quinze ans. Agression sexuelle au premier degré : sept ans. Emprisonnement illégal au second degré : un an. Attouchement non consenti : un an. Agression sexuelle au troisième degré : trois mois.

Dans soixante-quatorze ans et trois mois, DSK aura cent trente-six ans. Il tâche de ne pas y penser. Dans un

Extrait de la publication

procès, ce qui importe n'est pas la durée mais le moment décisif, celui où prévaut l'art de l'improvisation.

Aux échecs, il appelle cela « tourner le dos à l'échiquier ». Il s'est aperçu qu'à partir d'un certain niveau de jeu, rien ne déstabilise davantage l'adversaire que d'effectuer à l'improviste un coup que le plus nul des débutants n'aurait pas osé. Un coup qui n'anticipe aucune profondeur de jeu – un « gambit suprême », a-t-il baptisé cela lors de ses séances à distance par iPad avec son ami Gilles August –, un coup qu'aucune stratégie ne pouvait prévoir non plus, tant l'absurdité pure est généralement absente de ce jeu royal. Lors de son dernier échange par Internet avec August, dans le lounge d'Air France juste avant de monter dans l'avion d'où les policiers du NYPD allaient aimablement l'extirper quelques minutes plus tard, il avait ajouté, en commentaire à la partie en cours, une phrase de Vladimir Nabokov, lequel inventait des problèmes d'échecs bien avant d'imaginer le coup triomphal de *Lolita* : « Les problèmes d'échecs exigent de leur auteur les vertus mêmes que réclame tout art digne de ce nom : originalité, inventivité, concision, harmonie, complexité, et une insincérité magnifique. » « Je trouve sincèrement magnifique cette "insincérité magnifique" », avait ajouté Dominique.

DSK tourne le dos à l'échiquier. Il se retourne contre le mur de la cellule mais il a du mal à se concentrer sur sa déconcentration. Cette fois-ci, ce n'est pas contre un autre humain qu'il joue, ce n'est même pas contre Shredder, son programme d'échecs sur iPad… c'est contre lui-même ! Ce qui le désole, ce n'est pas de manquer son rendez-vous

ennuyeux à Berlin avec l'ennuyeuse Angela Merkel – il l'a surnommée, avec quelques collaborateurs de confiance du FMI, *Langweiliga Merkel*, « Assommante Merkel » –, c'est surtout de rater une interview prévue de longue date avec cette journaliste du *Spiegel*, une brune plantureuse aux yeux verts, comment s'appelle-t-elle déjà ? Inge, c'est ça, Inge. La dernière fois qu'ils se sont croisés, à Washington, il lui a posé un doigt dans le décolleté, juste à la naissance des seins, et descendant lentement son doigt avec autant de délicatesse gourmande qu'il déplace un pion sur l'écran de son iPad, il lui a formulé en allemand : « Savez-vous, adorable Inge, que je pourrais vous enseigner des positions sexuelles dont vous n'avez pas la moindre idée ? » Elle lui avait ôté son doigt avec un grand sourire en rétorquant : « *Herr Generaldirektor*, je suis ici pour connaître votre position concernant la dette de la Grèce… »

DSK se retourne sur le lit de sa cellule. Il s'émoustille en songeant au décolleté d'Inge. Il y a deux choses qui émoustillent immanquablement DSK : une femme qui sourit lorsqu'il lui sort des obscénités, et une femme qui recule quand il s'avance vers elle pour lui malaxer les seins.

Satan s'exprime

Luc est le pensionnaire le plus inquiétant de notre petite communauté de psychos du Manhattan Psychiatric Center. Il prétend qu'« Ifer » est son patronyme et exige le « Monseigneur » quand on s'adresse à lui. Rien ne l'insupporte plus que l'irrespect à son égard, comme le jour où Edmond, l'infirmier en chef, lui déclara : « Eh,

Extrait de la publication

Satan, viens prendre ton chocolat au lait et tes Tranxène ! » Ça le rend proprement fou de rage – ce qui n'est pas peu dire vu l'état de démence furieuse dans lequel il mijote d'emblée quotidiennement.

Avec moi Monseigneur est aimable, courtois, un peu moqueur, parfois irrité, souvent paternaliste. « *The prince of darkness is a gentleman* », cite-t-il souvent.

Mon tatouage le fait sourire.

– Voyons, d'Os ! Question nihilisme, vous êtes un plaisantin…

Du coup, il me confie régulièrement ses pensées, comme à un épigone ou à un diablotin subalterne qu'il aurait à la bonne. Je dois dire qu'il m'intrigue sincèrement. S'il y avait en lui la moindre once d'amabilité et en moi la moindre goutte d'empathie, je pourrais même aller jusqu'à avouer que je l'aime bien. En tout cas je l'interroge souvent, et il me répond.

– Qui êtes-vous, Monseigneur ?

– Qui suis-je ? Bonne question, d'Os. N'espérez pas deviner mon nom, je n'en ai pas. Ou plutôt j'en ai trop. Ils sont légion, pour reprendre la formule d'un de mes plagiaires. Pour commencer, je ne suis pas eux, les humains, dont l'abyssale médiocrité est sans nom. Ce n'est pas « humains », c'est « innommables » qu'on devrait les appeler. Leur meilleure définition c'est encore l'invective : l'*homo ça-pionce*, l'avorton ventriloqué, la brute fluette, le primate bafouilleur, l'homoncule connecté, le mollusque cravaté, l'hommeau ramolli ! Si les humains pouvaient imaginer le mépris que j'ai pour eux, Sac ! Mais l'imagination, c'est précisément ce dont ces microbes hystériques sont le plus dépourvus. La preuve, malgré mille tentatives ils ne sont

Extrait de la publication

jamais parvenus à me représenter convenablement. Je ne suis ni le serpent persifleur, ni le bouc bipède avide de ruines, ni le Père du Mensonge qui incite à l'imposture, ni le Prince des Ténèbres surgi du brasier souterrain pour répandre la discorde à la surface de la Terre. Comme s'ils n'étaient pas assez misérables pour se maléficier tout seuls ! L'« Accusateur » ? Quelle perte de temps ! Le procès est gagné d'avance. Pour les accuser, encore faudrait-il qu'ils fussent défendables ! Aujourd'hui, après plusieurs millénaires d'odieuse parlotte humaine, en ce nouveau siècle aux si minables débuts, qui oserait se faire l'avocat de l'immonde homoncule acculé, l'humanoïde étron, l'infâme sac de boue pendulé par la mort !

– Seriez-vous un principe, une idée, une forme de domination plutôt qu'un individu ?

– *Tt tt tt… Bag of Bones*, que de clichés ! Je ne suis pas même la sorte de Système qui régit, accapare, accable et détériore ce globe abject sur lequel nous croupissons. Je ne suis pas davantage le « Système » que l'« Empire », le « Capital », le « Spectacle », le « Zeitgeist », ni aucune des machineries d'asservissement entre les rouages desquelles l'homme se rue depuis toujours tête baissée, avide de leur soumettre son hommage lige.

– Mais alors ?

– Vous tenez absolument à mettre un mot sur mon ineffabilité ? Disons que, si je ne suis pas le Système, j'incarne sa Perturbation. Je n'épargne rien ni personne. Aucune organisation n'échappe à mes saccades, aucune société n'est à l'abri de mes impromptus, aucun plan ne me contrecarre, aucun complot ne m'exclut, aucune stratégie ne m'évite, aucune destinée ne se dérobe. Pour

Extrait de la publication

le formuler dans les termes de l'ancienne théologie, si les voies du Seigneur sont impénétrables, je suis la substance de cette impénétrabilité. On est loin de la figure classique de celui que leurs superstitions archaïques ont nommé le « Diable ». Il serait plus juste de me comparer au grain de sable qui fait dérailler les rouages des plus puissantes machinations. Je suis la bile amère qui envahit les entrailles de Caïn lorsque son sacrifice ne fut pas agréé, je suis le fiel qui lui dévasta les veines et l'amena à assassiner son frère. Mais je suis aussi bien la saveur exquise des fraises que dégustait posément le maréchal Grouchy quand il aurait dû canonner au secours de Napoléon. Je suis le faux pas qui fit choir au fond du port de Gênes le comte de Fiesque, sur la planche qui le menait à la victoire vers la galère capitane de Doria. Improbable, imprévisible, inédit, inouï et inéluctable, je suis l'empereur de l'improvisation ! Mais je sais également œuvrer sur le long cours. Je suis par exemple l'idée fixe d'Hitler, cet antisémitisme monomaniaque qui le taraudait depuis son jeune âge et qui causa sa perte en une journée, bien avant qu'il ne songeât à exterminer ce petit peuple à part dont il croyait les Allemands les substituts.

Chimène moustachue

– De quoi parlez-vous, Monseigneur ?

– L'anecdote est très connue, *Bag of Bones*. On appelle ça le *Haltbefehl* du 24 mai 1940, également surnommé le « miracle de Dunkerque ». Vous ne connaissez pas ça ? Vous êtes donc ignorant comme une carpe !

– Je n'ai pas votre immense érudition, Monseigneur !

Extrait de la publication

– Ne confondez pas le respect, que vous me devez, avec la flagornerie, Sac. Le trompeur, c'est moi : nul ne me dupe, souvenez-vous-en. Voici donc pour votre instruction la clé de la plus incompréhensible énigme de la Seconde Guerre mondiale. Nous sommes à la fin du mois de mai 1940, les Allemands sont en passe de parachever leur *Sichelschnitt*, le « coup de faux » entre Dinan et Sedan censé décapiter la résistance de la British Expeditionary Force et de ses alliés français et belges encerclés à Dunkerque. Rien ne peut plus empêcher les panzers de Guderian de parachever la *Blitzkrieg* engagée depuis l'invasion de la Pologne. Français et Britanniques sont perdus. Hitler tient sa victoire, ça va être une marmelade de rosbif à la grenouille ! Or, tout à coup, inexplicablement, le 24 mai 1940, à 12 h 30, Hitler donne l'ordre de tout arrêter, laissant les Britanniques et leurs alliés libres d'évacuer Dunkerque en flammes pour rejoindre Londres, d'où une nouvelle page de la guerre va se tourner et s'écrire. Cet accès de folie divise les historiens depuis plus de soixante ans. Le croche-pied fait à soi-même à deux doigts du triomphe… ça ne vous rappelle rien, en cet invraisemblable mois de mai 2011 ?

– Vous êtes brillant, Monseigneur, je ne m'étonne pas que vous vous nommiez Luc Ifer !

– Vous êtes un drôle, d'Os. Remarquez que je n'ai pas dit que vous étiez drôle… Les historiens, donc, s'écharpent. Tel prétend que Goering réussit à convaincre Hitler de laisser la Luftwaffe finir le travail, afin que cette arme typiquement nazie obtienne la gloire de l'écrabouillement ; tel autre qu'Hitler voulait épargner les villes flamandes peuplées d'Aryens ; d'autres encore qu'il craignait un enlisement des chars dans les marais des Flandres, où

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU (14)
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2012. N°109153 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication